Document generated on 06/06/2025 7:42 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Number 82, Spring 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20749ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2001). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (82), 41–51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Yvan Lamonde
HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES AU QUÉBEC 1760-1896
Fides, Montréal, 2000, 572 p. ; 34,95 $

Ce qu'Yvan Lamonde propose dans son ***Histoire sociale des idées***, c'est la synthèse de 30 ans de recherches, depuis ses premiers travaux sur la philosophie et son enseignement au Québec. Le titre tendrait à le rapprocher de la série des ouvrages réalisés sous la direction de Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques : ***La vie littéraire au Québec*** ; toutefois l'entreprise est plus proche de celle de Fernand Dumont dans les années 1970, sur ce que celui-ci appelait alors les *idéologies* au Québec. L'ensemble de ces recherches éclaire tant la société que la vie intellectuelle du XIXe siècle québécois.

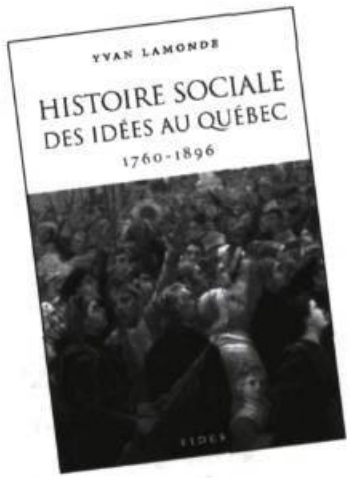
Si Étienne Parent et Louis-Antoine Dessaulles, tout comme Louis-Joseph Papineau, auxquels il a déjà consacré des ouvrages, peuvent être qualifiés d'« intellectuels », Lamonde n'emploie pas ce terme qu'il réserve implicitement pour le XXe siècle. Ces trois personnages se détachent clairement à l'avant-plan de cette fresque de plus de 500 pages qui suit de près les hauts et les bas de l'histoire politique, de la presse et de l'Église. Est-ce un hasard de l'histoire québécoise si l'ouvrage s'arrête en 1896 avec la querelle des écoles au Manitoba, c'est-à-dire à l'époque même de l'affaire Dreyfus, dont c'est un lieu commun de dire qu'elle a marqué la « naissance de l'intellectuel » ?

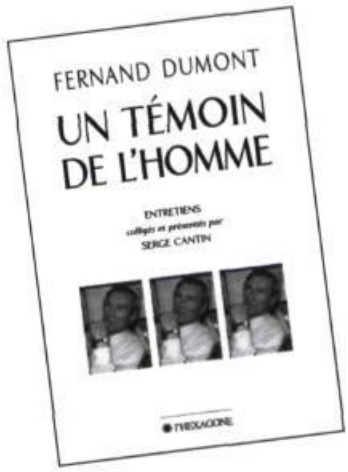
Les lecteurs des ouvrages précédents de Lamonde retrouveront ici ses thèses sur le libéralisme. L'accent porte moins sur les notions de nation et de mouvement « nationalitaire » que sur la démocratie et ses institutions (presse et parlement), et la thèse est que, dans l'histoire des idées, la référence politique britannique l'emporte largement sur le modèle culturel français. À plusieurs égards, Lamonde mène un débat implicite avec d'autres interprétations de l'histoire des idées, mais l'insistance, heureuse, sur les textes du XVIIIe et du XIXe siècles laisse ces querelles à des tribunes plus appropriées. Il est plus qu'agaçant que les tableaux auxquels le texte renvoie souvent se trouvent dans un autre ouvrage de l'auteur ! Sans doute l'éditeur a-t-il jugé atteint le nombre de pages au-delà duquel le prix est dissuasif pour un livre qui se veut une référence. Mais cela en compromet justement la valeur de référence. Plusieurs citations sont néanmoins judicieusement choisies, non seulement pour la saveur de la langue, mais encore pour le sourire, voire l'étonnement, qu'elles suscitent au XXIe siècle, montrant à quel point certains débats piétinent !

Andrée Fortin

Victor-Lévy Beaulieu
ŒUVRES COMPLÈTES, T. 30
CHRONIQUES POLISSONNES D'UN TÉLÉPHAGE ENRAGÉ
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2000, 270 p. ; 32,98 $

Pourquoi rééditer ce qui aurait avantage à passer à l'oubli ? On se le demande en lisant ces chroniques hebdomadaires publiées dans ***Le Devoir*** d'avril 1984 à juillet 1985. La hargne y coule à chaque page, dans un mouvement d'humeur qui cloue au pilori, sans analyse et sans nuances, les chaînes, les auteurs, réalisateurs, animateurs, chanteurs, bref, tous ceux qui étaient alors derrière et devant les caméras de télé et aux micros de la radio. Les personnages publics, politiciens en tête, passent aussi à la moulinette. Non pas que tout ce beau monde ne mérite que congratulations, loin de là. Mais la crédibilité du chroniqueur en prend un coup quand tout est dit « cucul, si cucul », « mâche-mâlo quétaine », « déliquescent », « bas de plafond », « papotage sans intérêt », « épais », « insignifiance sans appel », « débilités », « vieilleries barbifiantes », quand des jugements à l'emporte-pièce, à la manière de coups de poing, se substituent à l'argumentation. Je tais les coups de griffes gratuits infligés aux Félix Leclerc, Jean-Pierre-Ferland, Pierre Morency et à combien d'autres artistes réputés. La polémique exige de meilleures assises.





Dommage, car on en oublie la qualité de l'introduction et l'intérêt de la « Forclusion ». De l'introduction datant de février 1985, on pourrait tirer quelques pages d'anthologie : la narration de l'arrivée de la télévision en 1956 dans l'arrière-pays de Saint-Jean-de-Dieu, au sein d'une famille citadine exilée à la campagne, est du meilleur cru du conteur. Et la réflexion sur le rôle de Radio-Canada, puis de Télé-Métropole, de même que sur le pouvoir du petit écran aurait sa place dans notre petite histoire. De la « Forclusion », écrite en 1986, on retient ce que le chroniqueur, passé de l'autre côté des choses, découvre comme scénariste et feuilletoniste soumis aux contraintes techniques et financières de l'appareil télévisuel. L'exposition des problèmes que pose la transposition en images d'un texte romanesque mérite l'attention. Somme toute, l'introduction et la conclusion forment un beau cadre. Un beau cadre que ne saurait toutefois faire oublier le mauvais tableau, ni justifier le papier chic (Rolland Tint) qui lui sert de support.

Pierrette Boivin

Serge Cantin (entretiens présentés et colligés par)
FERNAND DUMONT
UN TÉMOIN DE L'HOMME
L'Hexagone et Société Radio-Canada, Montréal, 2000, 368 p. ; 27,95 $

Cet important recueil regroupe des entretiens accordés par le sociologue Fernand Dumont (1927-1997) à différents journalistes québécois, entre 1965 et 1996. Universitaire de renom, chercheur rigoureux, mais aussi grand pédagogue et vulgarisateur, Fernand Dumont acceptait volontiers des entretiens avec Radio-Canada, des quotidiens et des magazines non scientifiques comme la ***Revue Notre-Dame*** (que l'on distribue dans les Caisses populaires).

Les propos de Dumont touchent à la fois des problèmes particuliers de la sociologie, comme la culture, la politique, les pratiques religieuses. Il y est aussi largement question de l'évolution du Québec, de l'importance de l'enseignement de l'histoire, du projet de souveraineté, de l'immigration. Ici, Dumont évoque souvent ses souvenirs, ses lectures, ses propres livres, au fur et à

mesure de leur sortie, et c'est un réel plaisir de retrouver ses commentaires – souvent complémentaires et toujours éclairants – à propos de ses ouvrages classiques comme ***Le lieu de l'homme***, ***Le sort de la culture***, ***Genèse de la société québécoise***.

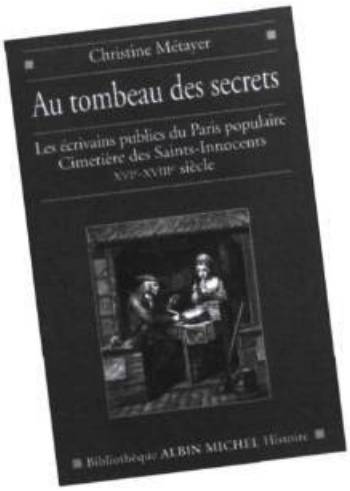
Le travail de recherche et d'édition exécuté par Serge Cantin est impeccable : notes utiles et détaillées, têtes de chapitre succinctes mais riches de précisions, équilibre des sources consultées ; ***Un témoin de l'homme*** sera un outil essentiel pour comprendre la richesse, la diversité et le caractère toujours actuel de l'un des plus importants penseurs que le Québec a connu. De plus, ce livre servira utilement d'introduction à l'œuvre de Fernand Dumont, car il se lit aisément et ne nécessite aucune préparation.

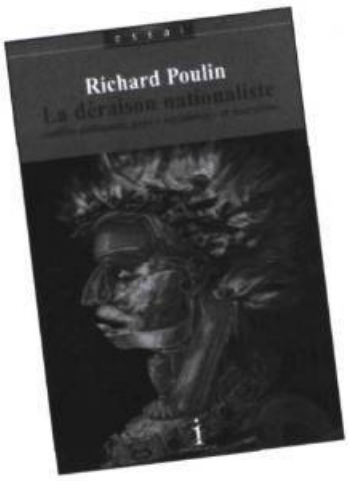
La pensée profondément humaniste de ce grand sociologue ne devrait pas tomber dans l'oubli, comme l'étaient ces entretiens rendus à nouveau accessibles. Il faudrait maintenant réunir ces enregistrements pour en faire un cédérom, car cette nouvelle leçon de Fernand Dumont reste, à l'image des précédentes, magistrale.

Yves Laberge

Christine Métayer
AU TOMBEAU DES SECRETS
LES ÉCRIVAINS PUBLICS DU PARIS POPULAIRE CIMETIÈRE DES SAINTS-INNOCENTS XVIe-XVIIIe SIÈCLE
Albin Michel, Paris, 2000, 456 p. ; 39,95 $

Au tombeau des secrets, titre emprunté à l'enseigne d'un écrivain public sous l'Ancien Régime, s'inspire de la thèse de doctorat (Université Laval, 1991) de l'historienne Christine Métayer, vice-doyenne de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke. Cet ouvrage savant, écrit dans une langue accessible, puise à de nombreuses sources documentaires pour dépeindre l'écrivain public dans le Paris de l'Ancien Régime. N'ayant pu accéder aux fonctions de maître écrivain, de clerc de procureur ou de clerc de notaire, il exerce ses activités dans la rue, à l'instar de la classe laborieuse des villes. Christine Métayer le montre à la jonction de deux univers : l'un, culturel, lié à l'histoire de l'écriture, l'écrivain public exerçant les rôles de confident, d'intercesseur, d'avocat, de faussaire même, au profit des petites gens majoritairement illettrés, à une époque où les exigences légales et administratives font du recours à l'écrit une nécessité ; l'autre, social, le « secrétaire des humbles » partageant étroitement l'espace physique et social de sa clientèle. Allant du métier au lieu de son exercice, Christine Métayer concentre son investigation sur le cimetière des Saints-Innocents, enceinte au cœur du quartier populaire le plus animé de Paris, à proximité du quartier des Halles. Le champ des morts s'avère un véritable milieu de vie, phénomène expliqué par « le droit de franchise et d'immunité dont jouissaient les lieux de sépultures au Moyen Âge ». Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'enceinte, étals, échoppes et boutiques de marchands, artisans, regrattiers et ouvriers côtoient les loges des gardiens et des fossoyeurs. En dépit des tentatives des autorités ecclésiastiques du XVIIe siècle pour rétablir le caractère sacré de la nécropole, la triple vocation religieuse, marchande et résidentielle du cimetière des Saints-Innocents perdure, jusqu'à sa suppression en





1785-1787 pour des motifs de salubrité. S'imbrique à l'analyse sociologique de ce milieu l'étude de la fonction qu'y exerce l'écrivain des charniers et celle de sa position sociale, illustrant en quelque sorte la contribution des écrivains publics à la société parisienne de l'Ancien Régime qui le considère pourtant comme un « intellectuel déclassé ».

Pierrette Boivin

Roger Bernard
À LA DÉFENSE DE MONTFORT
Le Nordir, Ottawa, 2000, 59 p. ; 15 $

Même si les médias ont raconté le combat mené par l'Ontario français pour que l'hôpital Montfort continue à offrir sa gamme complète de services à la région d'Ottawa-Carleton, l'analyse que fait Roger Bernard des enjeux de cette saga est d'un autre ordre. Nul mieux que lui ne pouvait faire comprendre qu'un hôpital n'est pas qu'un hôpital, qu'un établissement unique comme Montfort contribue à la culture, que la sécurité et l'épanouissement d'une collectivité linguistiquement et culturellement différente requièrent un décor social et non seulement des droits théoriques.

Sociologue pénétrant et puissamment rebelle à toutes les formes de complaisance ou de langue de bois, Roger Bernard ausculte depuis une bonne dizaine d'années l'Ontario français et en révèle avec une constante lucidité l'érosion et les possibilités. Il était inévitable que l'effort d'homogénéisation lancé contre l'hôpital Montfort le trouve sur les barricades. Il est symbolique que son décès soit survenu en juillet 2000, la veille du jour où le gouvernement ontarien portait en appel un premier jugement favorable à Montfort. Bernard avait quand même eu le temps de lire, sous la plume du tribunal de première instance, des propos en intime accord avec son plaidoyer : « Le témoignage du Dr Bernard établit que, dans un milieu bilingue, le français est condamné à devenir la deuxième langue des Franco-Ontariens… ».

Laurent Laplante

Richard Poulin
LA DÉRAISON NATIONALISTE
CONFLITS NATIONAUX, PAYS « SOCIALISTES » ET MARXISME
L'Interligne, Vanier, 2000, 315 p. ; 22,95 $

Comment a-t-on abordé, au sein du mouvement communiste international, le fait national dans son analyse et surtout comment en a-t-on disposé sur le plan politique ? Comment comprendre les profondes divisions politiques dont il est à l'origine, son impact déterminant sur la consolidation du stalinisme mais aussi, finalement, l'effet catalyseur qu'il développera dans l'éclatement de l'Union soviétique ? Enfin, sous l'angle

de la méthode, comment peut-on arriver à construire la problématique de la question nationale en tant qu'objet d'étude mais sans sacrifier l'analyse de classe ? C'est à partir de ces interrogations que Richard Poulin tente de comprendre les fondements et l'évolution des rapports entre nationalisme et communisme ainsi que le défi pratique et politique que pose aujourd'hui à la réflexion marxiste l'exacerbation des conflits nationaux de toutes sortes.

Pour l'auteur, l'idée de nation relève d'un processus. Elle n'est qu'une forme historique de l'évolution sociale. Il y a donc ici une imbrication essentielle à saisir tant sur les plans historique que théorique. De même, sur l'arène internationale, plus que jamais, la combinaison entre économies nationales et marché mondial représente un élément central : « La lutte des classes est nationale dans sa forme mais internationale dans son contenu. » Richard Poulin rejette donc dans sa démarche toute définition idéologique à la recherche d'une « communauté d'origine » reposant sur la construction d'un imaginaire national. Ce nationalisme, cette « idéologie de la solidarité nationale » portée par l'État-nation autour de l'unification homogène entre territoire, nation et État est donc perçu avant tout comme un enjeu de la politique au sein d'une structure de classes. Abordant les disparités de la question nationale et les paradoxes du nationalisme, selon qu'il s'agit d'une lutte de minorités pouvant combiner résistance et particularisme agressif ou encore de la politique centralisatrice ou expansionniste d'un État-nation, cet ouvrage tente de définir la perspective politique qui sous-tend la perception du problème national par le marxisme.

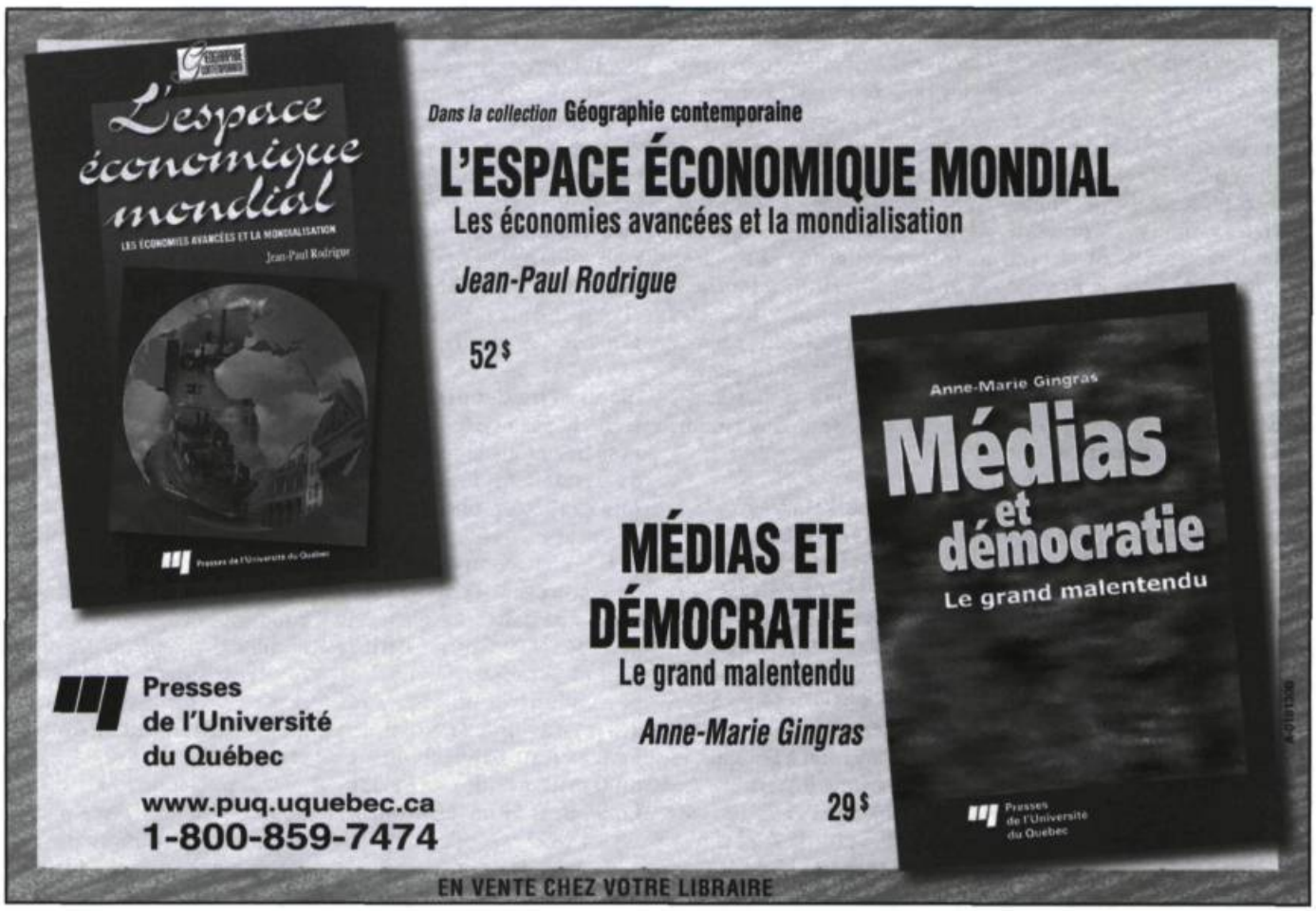
Enfin, devant la déraison nationaliste qui se répand, attisant le racisme et multipliant les « paniques identitaires », cet essai conclut sur la nécessité stratégique d'opposer à la mondialisation une forme d'internationalisme basé sur les notions de « complémentarité et réciprocité » dans la prise en compte du fait national. Défi que soulève l'auteur dans le cadre d'un projet émancipateur interpellant tout aussi bien les prétentions démocratiques du marché que les limites sociales de l'expérience soviétique.

Daniel Dompierre

Marie Evans Bouclin
POUR VIVRE DEBOUT
FEMMES ET POUVOIR DANS L'ÉGLISE
Médiaspaul, Montréal, 2000, 157 p. ; 19,95 $

L'auteure s'intéresse depuis de nombreuses années à la place qu'occupe la femme dans l'Église. Elle possède une maîtrise en théologie et elle se sert ici de ses connaissances, de son expérience spirituelle et sociale, pour venir en aide aux femmes qui sont aux prises avec des problèmes « cléricaux ». Je les qualifie ainsi parce que c'est la meilleure façon pour moi d'exprimer la réalité décrite : des femmes qui travaillent au sein de l'Église et qui entretiennent des relations sexuelles avec un clerc tandis que d'autres sont victimes de harcèlement et même de licenciement injuste.

Qu'elles fassent partie de la première ou de la deuxième catégorie, elles ont toutes en commun la caractéristique suivante : elles ont été, consciemment ou non, victimes d'un abus de pouvoir de la part d'un membre du clergé. C'est pour les aider à se relever que l'auteure a recueilli des témoignages, étudié le phénomène et enfin écrit cet ouvrage, qui se divise en trois parties. Dans la première, on nomme les maux par leurs noms, « codépendance des femmes et abus de pouvoir des clercs » : très intéressant ! La seconde partie nous explique que le pouvoir qu'exercent les hommes n'est pas ordinaire mais « sacré ». Et



c'est là que le bât blesse. On y apprend ce qu'est le Magistère, le code de l'Église. La place qu'y tient la femme y est à ce point « effacée »... On comprend qu'il soit aisé « d'ambitionner ». Aussi, il est important de réagir, de rompre le silence empoisonné, de créer un juste équilibre des forces entre hommes et femmes. La dernière partie, peut-être moins intéressante quand on n'est pas soi-même victime, enseigne aux femmes à se prémunir contre l'abus et à se remettre debout après avoir été victimes de leur propre dévouement...

Réjeanne Larouche

Lucie Joubert et Annette Hayward (sous la dir. de)
LA VIEILLE FILLE
LECTURES D'UN PERSONNAGE
Triptyque, Montréal, 2000, 184 p. ; 20 $

Dans l'avant-propos de l'essai dont elle a dirigé la publication avec Annette Hayward, Lucie Joubert présente les huit études du livre comme des « pistes de réflexion [qui] sont autant d'invitations à poser un regard neuf sur des personnages laissés-pour-compte dans la société mais qui occupent depuis toujours une grande place dans la littérature ».

Quatre collaboratrices ont choisi de se pencher sur les œuvres d'un écrivain ou d'une écrivaine en particulier : c'est le cas de Geneviève Sicotte (Émile Zola), d'Isabelle Boisclair (Adrienne Choquette), de Kathleen Kellett-Betsos (Louise Maheux-Forcier) et de Caroline Barrett (Francine Noël). Les autres ont préféré débusquer un motif précis dans les textes de deux ou plusieurs auteurs ou auteures : le passage de la vieille fille à la célibataire (Maïr Verthuy), les religieuses ratées (Annette Hayward), la solitude au féminin (Marilyn Randall) et les écarts de perception de la vieille fille dans des récits d'hommes et de femmes (Lucie Joubert).

On appréciera sans doute diversement ces différentes contributions d'universitaires, qui, toutes, soulignent la vision largement négative du personnage littéraire étudié. Sera-t-on toujours en accord avec le militantisme féministe modéré qui sourd de la majorité des textes ? Aurait-on pu dénoncer plus vertement la « misogynie galopante » d'un Christian Mistral et d'un Dany Laferrière, ou le traditionnalisme stéréotypé des femmes d'une Colette ? Je me réjouis pour ma part que dans ce concert thématique où le contenu a fortement tendance à occulter le contenant, il se soit trouvé quelques collaboratrices pour aborder dans les œuvres convoquées, même rapidement, des aspects formels comme le rôle de l'opposant (au sens d'Algirdas Julien Greimas), chez Geneviève Sicotte, ou le postmodernisme, chez Annette Hayward (sous l'angle de l'intertextualité) et chez Caroline Barrett (qui touche à l'autoreprésentation). La « nouveauté » du regard postulée ne se trouverait-elle pas là aussi, sinon d'abord ?

Jean-Guy Hudon

Robert Harvey
POÉTIQUE D'ANNE HÉBERT
JEUNESSE ET GENÈSE
suivi de *LECTURE DU TOMBEAU DES ROIS*
L'instant même, Québec, 2000, 344 p. ; 34,95 $

Thèse de doctorat à l'origine, le dernier essai de Robert Harvey a pour objectif d'esquisser « les grandes lignes » de la poétique d'Anne Hébert, la poétique étant ici définie comme les « principes qui président à l'organisation d'une œuvre ». Dans la première partie, l'essayiste se propose d'« [examiner] les fondements imaginatifs de l'œuvre, ou les principes unificateurs de son langage, à travers trois textes de jeunesse » : il s'agit du recueil ***Les songes en équilibre*** (1942), de la nouvelle « L'ange de Dominique » (1945) et de la pièce de théâtre ***L'arche de midi***, rédigée en 1944-1945 et demeurée manuscrite depuis. Dans la seconde partie, Harvey « propose une étude en profondeur du recueil ***Le tombeau des rois*** » (1960) pour découvrir, dans cette « œuvre de maturité », « l'accomplissement » du « processus d'élaboration » découvert dans les trois textes précédents. Si Roland Barthes fournit le cadre référentiel de base, d'autres auteurs sont aussi convoqués : Northrop Frye et Jean Baudrillard surtout, mais aussi Roger Caillois, Émile Benveniste, Jean-Michel Adam, Mircea Eliade...

Robert Harvey s'emploie grosso modo à une lecture génétique, herméneutique et thématique de l'œuvre d'Anne Hébert. Il souligne en effet les influences externes (la Bible, Supervielle, par exemple), il procède à une interprétation sémantique axée sur la continuité positionnelle des textes les uns par rapport aux autres et il multiplie les rapprochements entre les différentes œuvres de façon à montrer l'essaimage des motifs récurrents. Un tel parcours tend bien sûr vers la paraphrase textuelle. Il témoigne en revanche d'une fréquentation assidue et perspicace des textes discutés et Harvey y affiche une retenue et une prudence dignes de mention. À noter encore la qualité de la bibliographie terminale et la pertinence d'une « chronologie de l'œuvre ».

À sa manière, la ***Poétique d'Anne Hébert*** est un jalon important et significatif dans la liste de plus en plus volumineuse des études hébertiennes.

Jean-Guy Hudon

Daniel Turp
LA NATION BÂILLONNÉE
LE PLAN B OU L'OFFENSIVE D'OTTAWA CONTRE LE QUÉBEC
VLB, Montréal, 2000, 220 p. ; 21,95 $

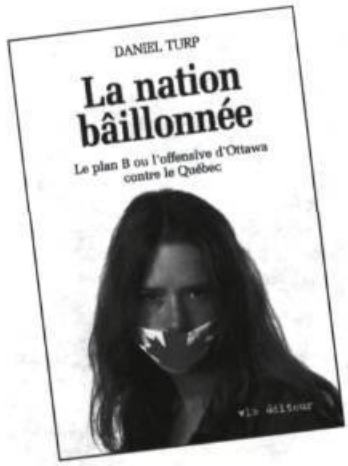
La stratégie occupe désormais tellement d'espace dans la vie des partis politiques qu'il devient courant et même nécessaire de tenter le décodage de la pensée de l'adversaire. C'est l'exercice auquel s'adonne avec vigueur et passablement de mesure l'ex-député bloquiste Daniel Turp en prenant pour objet le fameux « plan B » du gouvernement central. Sauf dans une ou deux occasions où il succombe à la tentation de suivre le ministre Stéphane Dion sur le terrain de la familiarité déplacée, Turp rédige un texte certes partisan, mais contenu et probant.

Turp atteint ainsi un double résultat. D'une part, il donne à ce qui pouvait demeurer une expression journalistique belle et vide une exis-

tence palpable. On quitte le terrain de l'obsession pour entrer dans le monde de la menace réelle. D'autre part, il montre avec grande clarté comment le plan B modifie les comportements quotidiens de l'appareil politique fédéral.

Familier des congrès internationaux où les langues se délient et des coulisses parlementaires, Daniel Turp en sait évidemment plus qu'il ne nous rapporte. Qu'il s'en soit tenu à ce qu'il pouvait établir sans conteste renforce la crédibilité d'une argumentation toujours menacée par la paranoïa partisane. La conviction du député a laissé intacte la rigueur du constitutionnaliste.

Laurent Laplante



Pierre-Yves Boily
L'URGENCE DE LA TENDRESSE
VLB, Montréal, 2000, 138 p. ; 16,95 $

Le titre et, dans son prolongement, la question en quatrième de couverture – « Mais comment accomplir, collectivement, le passage à la tendresse ? » – peuvent laisser croire que l'essai explore les facettes de la tendresse comme antidote à la violence. Pourtant, c'est de violence dont il est surtout question, en dépit de l'affirmation mainte fois répétée que la tendresse s'avère une nécessité pour le genre humain. Pierre-Yves Boily analyse le processus de la violence. Il insiste sur les similitudes de structure entre les petites et les grandes violences, celles que l'on subit et celles que l'on inflige, dans la vie privée mais aussi dans l'organisation du travail, les organisations sociales, politiques et économiques, tant à l'échelle mondiale que nationale. Il cerne à bon escient les facteurs de violence et les problèmes qui y sont reliés, identifie les « cataplasmes » mis de l'avant pour y remédier et met en garde contre les pseudo-arguments des pseudo-spécialistes qui ne font que masquer les visages de la violence et réduisent tout un chacun à l'impuissance. Mais dans l'ensemble, l'analyse, pour vouloir trop embrasser, manque de profondeur et rapproche cet essai des ouvrages populaires de psychologie. Aussi, plus on avance dans la lecture, moins on s'attend à un point de vue original. Les derniers chapitres laissent le lecteur sur sa faim. La précaution de l'auteur qui semble anticiper la déception de ce dernier ne convainc pas. Qu'il veuille « apprivoiser les pistes de la tendresse plutôt que de dégager des recettes applicables à des problèmes violents particuliers », soit ! Mais encore faudrait-il explorer ces pistes, analyser les mécanismes de la tendresse comme ce fut le cas pour la violence. D'ailleurs, le mot de la fin invalide en quelque sorte le propos de Boily, comme si lui-même ne croyait plus réalisables les règlements de conflit selon l'option de la *tendresse rentable* réduite à un vague souhait : « Souriez ! Un jour, peut-être,

nous nous aimerons. » Convenons tout de même qu'il a le mérite de poser des jalons de réflexion susceptibles d'entraîner le lecteur à désirer le meilleur de demain pour qu'il devienne possible, grâce à sa créativité, puisque c'est bien d'un appel à la créativité dont il s'agit.

Pierrette Boivin

Pierre Philippe Brunet
MONTRÉAL
HMH Hurtubise, Montréal, 2000, 120 p. ; 39,95 $

Chaque livre de photographies d'une ville apporte, lorsqu'il est réussi, un nouveau témoignage d'affection. Sans nous présenter de vision particulièrement originale de la plus grande ville multiethnique du Québec, Pierre Philippe Brunet construit son album avec des clichés délicats, apaisants, sans *glamour*, ce qui est tout à son honneur et à celui de la cité qu'il ausculte. À le feuilleter, on découvre des parfums, des couleurs et des sons très personnels qui se répondent dans un jeu de correspondances vitales. La Nature est ici le temple dans lequel sont invités touristes et amoureux de cet espace métissé langoureusement bercé par l'eau, ce dont on reprend conscience en s'arrêtant aux images du lac Saint-Louis et de l'ouest de la ville, des ponts enjambant le Saint-Laurent et des grues du port.

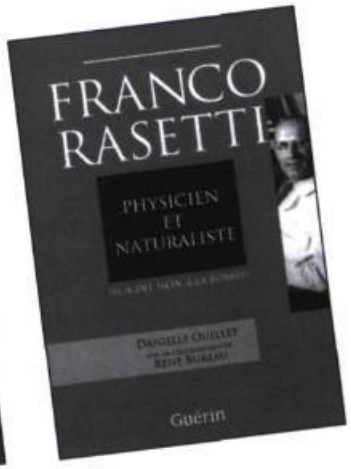
Il y a donc les saisons et les gens, les quartiers et les contrastes architecturaux. Bref, c'est un souvenir d'harmonie et de propreté que veut laisser le photographe, comme si les déchirements linguistiques et politiques imprimés dans le tissu urbain étaient chose du passé. Comme si la patience et la bonté de l'histoire s'étaient installées, avaient vaincu la hargne et l'arrogance. Qu'on s'arrête aux liens plutôt qu'aux ruptures, qu'on associe l'église catholique de Westmount, The Ascension of Our Lord, au café restaurant vietnamien Pho' Thanh Long, à l'avenue Mont-Royal, à l'Église de la Visitation ou à l'ancien village olympique, et on dépasse la conception d'une ville scindée en deux par la frontière du boulevard Saint-Laurent pour en apprécier l'unité complexe et nourrissante.

Dans sa courte préface, Jean O'Neil rappelle que le récit de la fondation de Montréal souffre de nos jours encore de quelques distorsions. Quand Jacques Cartier atteint en 1535 les rapides du Sault-Saint-Louis et que Samuel de Champlain rencontre lui aussi cinquante ans plus tard les mêmes obstacles, ils précèdent en fait Maisonneuve. L'essentiel est toutefois que la ville présente aujourd'hui au monde une remarquable richesse culturelle et un exceptionnel niveau de vie. Brunet le sait et le montre à sa façon.

Michel Peterson

Maurice Émond
LE RÉCIT QUÉBÉCOIS COMME FIL D'ARIANE
Nota bene, Québec, 2000, 213 p. ; 22,95 $

Suivant une tradition fréquente en littérature, Maurice Émond a repris en un volume des articles qu'il avait déjà publiés (entre 1975 et 1997) dans des revues et des livres pour la plupart québécois et français. L'ensemble ainsi formé laisse transparaître, on le conçoit facilement, les principales orientations méthodologiques de l'essayiste, qui pratique surtout la thématique et la mythocritique. En font foi les références régulières à Gaston Bachelard et à Mircea Eliade ; et à d'autres aussi :



Gilbert Durand, Jean-Pierre Richard, Roger Caillois... Maurice Émond dévoile de même le genre littéraire qui l'intéresse tout particulièrement, soit le fantastique québécois. Des auteurs également l'inspirent plus que d'autres, notamment Yves Thériault et Anne Hébert, sur lesquels il a d'ailleurs déjà fait paraître des essais.

Les amateurs de telles approches et de tels corpus trouveront sans doute leur compte dans ***Le récit québécois comme fil d'Ariane*** et ne seront probablement pas gênés par l'hétérogénéité inévitable qui se dégage du livre en général ni par la qualité variable qui s'affiche dans les différents chapitres en particulier : on ne rend évidemment pas compte de la réédition d'un livre, même important comme ***La mort exquise*** de Claude Mathieu, de la même façon que l'on signe un article dans un dictionnaire régi par un protocole éditorial précis, pas plus que l'on ne s'adresse aux lecteurs d'une revue québécoise spécialisée comme on donne une « conférence à l'université de Yaoundé, au Cameroun ».

Cela dit, il est tout à fait légitime de la part de Maurice Émond de regrouper des écrits par lesquels il entend témoigner « d'une certaine fidélité de lecture et d'approche du texte littéraire ». C'est bien sûr « une aventure toujours hasardeuse », comme il le dit à bon droit dès le début de son avant-propos, mais tel est sans doute le prix à payer pour redonner de l'actualité à des écrits que leur auteur juge importants et pour les sauver de l'oubli ou de la difficulté d'accès auxquels finissent souvent par succomber les articles de revues.

Jean-Guy Hudon

Danielle Ouellet et René Bureau
FRANCO RASETTI
PHYSICIEN ET NATURALISTE
Guérin, Montréal, 2000, 204 p. ; 18,50 $

Bien peu de gens connaissent l'apport de Franco Rasetti à la science – y compris moi qui suis pourtant physicienne. Amoureux de la nature, amateur de paléontologie et d'entomologie, alpiniste à ses heures, Rasetti fut entraîné vers la plus aride des sciences par nul autre que le célèbre Enrico Fermi, son ami de collège. Par la suite, Rasetti fut l'un des piliers de la faculté des sciences de l'Université Laval. Génie multidisciplinaire, contribuant non seulement à la physique mais aussi aux sciences naturelles, il traversa le tumulte des années 1940 en ne daignant pas participer aux expérimentations de physique nucléaire qui eurent lieu à Montréal. Bien que ce refus l'isolait de la communauté scientifique et l'éloignait de son ami Fermi, il demeura fidèle à son idéologie pacifiste, entrevoyant avec une lucidité horrifiée la portée de ces recherches.

L'Histoire confirmera les craintes de Rasetti en 1945, quand l'arme atomique sera utilisée contre le peuple japonais. Entre la bombe et l'orchidée, Rasetti adopta une position claire et son choix fit de lui un humaniste malheureusement resté dans l'ombre. Cet essai est une belle occasion de faire la connaissance de ce sympathique savant.

Suzanne Desjardins

Stephen Jay Gould
ET DIEU DIT :
QUE DARWIN SOIT !
Seuil, Paris, 2000,
200 p. ; 27,95 $

Dans ce « plusse meilleur et plusse beau pays au monde », qui est le nôtre et presque trop grand pour être vrai, l'Alberta est à l'évidence la terre et la patrie des fossiles de dinosaures canadiens. C'est aussi le domaine de Stockwell Day. Certains ne verront là rien de surprenant. Je suis tenté ici de suggérer au nouveau chef de l'Alliance canadienne une lecture qui le distraira certes de la pieuse contemplation de la bible et qui l'aidera sans doute à mieux comprendre où tracer la ligne de démarcation essentielle pour un acteur public entre les affaires de Dieu et celles des hommes.

Monsieur Day ainsi que ses députés devraient tous lire et d'urgence le dernier opus de Stephen Jay Gould ***Et dieu dit : Que Darwin soit !*** Le célèbre paléontologue et vulgarisateur de réputation mondiale se penche justement dans ce nouvel ouvrage sur le sempiternel débat opposant science et religion. Il n'y a pas si longtemps, un tel débat semblait impensable chez nous. Nous étions même persuadés qu'une querelle opposant les tenants de l'enseignement des théories de l'évolution versus les récits de la création biblique ne pouvait faire rage qu'au pays de Georges W. Bush ou autres. Voyons donc ! La Révolution tranquille, le rapport Parent et Vatican II avaient réglé il y a longtemps ces questions, nous disions-nous. Mais il n'a suffi que d'un ancien pasteur devenu *leader* national pour remettre ces enjeux anachroniques au goût de l'heure. Mais sont-ce bien des enjeux anachroniques ? Statistiques Canada, encore récemment, rappelait que la majorité des Canadiens donnent foi aux récits religieux sur la question des origines de la vie et de l'univers. Plus surprenant encore, ce sont les Canadiens parmi les plus scolarisés qui ont, en matière de croyances religieuses, les opinions les plus enracinées et, peut-être aussi, les plus militantes. Hélas ! Les livres saints, s'ils sont prolixes sur les origines de l'Homme, ne disent presque rien sur l'origine de la bêtise humaine. Si les statistiques sont fiables, monsieur Day n'aurait au fond que le courage de soulever une question que la population n'a jamais porté au premier plan de l'actualité et sur laquelle repose pourtant une part importante de son système de valeurs.

Que vous appartenez à un camp ou à l'autre, lisez tout de même ce petit essai de Stephen Jay Gould ; s'il n'amène fondamentalement rien de très original dans ce débat antédiluvien, il a le mérite de donner des bases claires et bien articulées pour mener une discussion qui avec son apport aura l'avantage de ne pas partir dans tous les sens. Nous aurons bien besoin, et plus rapidement qu'il n'y paraît si monsieur Day parvient à imposer son programme polémique, de bons guides éthiques pour mener intelligemment des chicanes sur d'autres sujets, comme la peine de mort, l'avortement, les jeunes criminels et le droit à la prière obligatoire en classe. De la politique-fiction tout cela ? Peut-être pas tant qu'on croit.

Peu importe ce qui se passera sur ce front dans un avenir proche, cette réflexion de Stephen Jay Gould est à ce moment-ci de l'actualité une véritable bouffée d'intelligence, fort bien venue. Laissons-nous sur une réflexion toujours actuelle de Bertolt Brecht,

ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE

STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
(contes)

BLISSE – LE CYCLE DES MÈRES
nouvelle édition

BLISSE – LE CYCLE DES CONTEURS
nouvelle édition

LES QUATRE CYCLES DE BLISSE RÉUNIS EN UN COFFRET

MARC LEDUC
(contes)

L'ÂME DU FUSIL

Nous serons présents aux

Salon du livre de l'Outaouais, du 28 mars au 1 avril (stand n° 53)

au Salon du livre de Québec, du 10 au 15 avril (stand n° 118)

au Salon du livre de Trois-Rivières, du 26 au 29 avril (stand n° 15)

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

extraite de sa pièce ***La vie de Galilée***. À Sagredo, son polisseur de lentilles, qui s'inquiète de la place de Dieu dans le nouveau système astronomique de son maître, Galilée répond ceci : « Si Dieu n'est pas dans le ciel, alors il est en nous ou nulle part ! » À suivre...

Raymond Pollender

Éric Clusiau
DES TOITS SUR NOS RIVIÈRES
LES PONTS COUVERTS DE L'EST DU CANADA
Hurtubise HMH, Montréal, 2000, 120 p. ; 39,95 $

160 des 162 ponts couverts que compte le Canada se trouvent au Québec et au Nouveau-Brunswick. Éric Clusiau, photographe professionnel, s'est visiblement régalé à les répertorier puis à en écrire l'histoire qu'accompagnent des prises de vue tour à tour insolites, tragiques ou simplement superbes.

« C'est vers 1730, alors qu'il fallait un mois pour aller de Québec à Montréal et en revenir, que furent édifiés les premiers ponts », nous dit Fernand Caron dans la préface. À partir de ce constat, l'auteur a bâti un projet fort intelligemment planifié : après un exposé des « bien bonnes raisons de construire des ponts couverts », nous est présenté avec toute la rigueur du chercheur ce « patrimoine au goût du jour ». L'étude se fait délicatement chronique, quand nous est contée la « petite histoire » de ces poutrages, assurément la plus charmante : « ponts des amours », les « *kissing bridges* de nos voisins du sud et du Nouveau-Brunswick » ont encore, gravées gauchement sur leurs poutres porteuses, les innombrables initiales d'amoureux anonymes. Et l'on songe avec l'auteur à *The Bridges of Madison County*, ce joli film qui réunit Clint Eastwood et Meryl Streep et dont le rôle titre fut tenu, non sans noblesse, par le pont de Roseman, en Iowa... Si ces ponts, que la discrétion honore, ont abrité des amours clandestines, ils ont aussi à l'occasion été « farceurs » ou « baladeurs » ; Éric Clusiau narre avec malice des épisodes plus rocambolesques, comme celui du pont Turgeon de Villemontel qui profita d'une crue printanière... pour s'échapper !

S'il y a parfois, on le devine, une subtile inclination vers l'anthropomorphisme dans la façon d'évoquer ces toits sur nos rivières, c'est que les âmes des artisans, facteurs de madriers, aiment à hanter probablement leurs œuvres, plus vivantes que vives...

Une très belle idée de cadeau... que vous ne vous résoudrez peut-être jamais à offrir ! Grâce à la recension exhaustive des ponts couverts de l'Est du Canada qu'a faite pour nous l'auteur, il se pourrait bien que la perspective d'un petit périple à la rencontre de ce patrimoine fascinant et original vous séduise.

Armelle Datin

Brian T. Fitch
À L'OMBRE DE LA LITTÉRATURE
XYZ, Montréal, 2000, 348 p. ; 27,95 $

Chez les Grecs de l'Antiquité, la théorie était inévitablement sociale. En effet, la députation qui était chargée par une ville d'aller constater quelque chose qui avait eu lieu ailleurs devait, en revenant chez elle, témoigner de ce qu'elle avait vu. Autrement dit, elle avait pour fonction de faire passer un événement dans l'ordre du discours et de lui assurer une existence légitime dans le monde de l'histoire.

Même si notre conception de la théorie (un système plus ou moins organisé de concepts appliqués à un champ particulier d'étude) relève plutôt des catégories aristotéliciennes, elle n'en continue pas moins de porter cette nécessité originelle de l'observation (*theôrein*, « observer ») et du témoignage. C'est le cas de la critique littéraire, laquelle se caractérise d'abord et avant tout par le fait que son objet – le texte – est à la fois familier et inquiétant. Voilà le point de départ du livre de Brian T. Fitch, passionné des énigmes proposées par des écrivains comme Albert Camus, Maurice Blanchot et Samuel Beckett. La thèse est simple : le texte est l'Autre du lecteur et du critique. Sa nature d'objet langagier le distingue des objets non langagiers du monde, ce qui en fait un phénomène impersonnel. Pour entrer dans le texte, je dois donc nécessairement passer, selon Fitch, par un processus herméneutique. La critique littéraire aurait ainsi progressivement déplacé son horizon des distanciations spatiale et historique à une distanciation d'ordre ontologique, celle-ci étant liée à une vision « poéticienne » adossée à la stylistique de l'œuvre et de l'auteur. Tablant sur une altérité impliquant le dialogisme, l'acte interprétatif se transforme en mécanisme d'appropriation.

Bref, partant d'une définition hyper-traditionnelle du texte littéraire, Fitch étudie les principes de l'acte critique de même que l'art d'interpréter pour en arriver à formuler une théorie du métatexte critique, c'est-à-dire de « l'exposition du résultat de l'acte interprétatif sous forme de texte ». Difficile de faire moins original ! Annoncée comme une herméneutique nouvelle, cette théorie tout à fait banale, mais présentée avec tout le jargon techniciste, demeure à l'ombre de la littérature parce qu'elle ne parvient jamais à produire ce qu'elle promet.

Michel Peterson

Nicholas Gage
ONASSIS ET LA CALLAS
UNE TRAGÉDIE GRECQUE DES TEMPS MODERNES
Trad. de l'américain par Bella Arman et Catherine Vacherat
Robert Laffont, Paris, 2000, 457 p. ; 29,95 $

Un homme qui se croyait tout-puissant, invincible aussi bien en amour qu'en affaires. Une femme passionnée, cantatrice célèbre, adulée du public, pour qui le plus grand rêve, selon ce qu'elle aurait maintes fois confié à ses amis, eût été d'épouser « Ari » et d'avoir des enfants. On arrive à le croire en apprenant que lors des nombreuses et longues croisières sur le *Christina* d'Onassis, elle ne travaillait jamais sa voix, même lorsque celle-ci commença à connaître des ratés. Présentés l'un à l'autre à Venise en 1957, tous deux de langue et de culture grecques, ils se sentent aussitôt des atomes crochus. Ils deviendront amants en 1959, discrètement, à l'occasion de la première croisière de la Callas

sur le *Christina*, à laquelle participent notamment l'invité d'honneur, Sir Winston Churchill, le mari de Maria, l'Italien Menenghini, Tina, l'épouse d'Aristote, et leurs deux enfants. Leur liaison durera neuf ans, jusqu'à ce que le richissime armateur, ayant depuis toujours un penchant pour les puissants de ce monde et une propension à séduire les femmes célèbres, contracte un mariage avec la plus illustre de la planète, la veuve de John-F. Kennedy. C'est ce qui le perdra aux dires de ses contemporains grecs qui attribuent à *la moïra*, son orgueil, les malheurs qui s'abattent sur lui après son mariage en 1968, cérémonie à l'issue de laquelle son fils, Alexandre, dira : « Ils sont parfaitement assortis. Mon père aime son nom, et Jackie aime son argent. » Maria Callas, subitement évincée, tentera d'oublier, en vain. L'amante trahie se consume chaque jour un peu plus, même si « Ari » revient, déçu, quelques semaines à peine après son mariage avec Jackie.

Du métier de la grande cantatrice, on aimerait que Nicholas Gage parle davantage. Quand il le fait, c'est un peu comme l'échotier qui rapporte ses grands succès, souligne ses qualités exceptionnelles de tragédienne, mais aussi les défaillances de sa voix et ses nombreuses défections. Gage entend surtout rétablir la vérité que des biographes avant lui auraient malmenée sur les amours des deux Grecs modernes les plus célèbres, sur les circonstances entourant leur mort et celle de leurs proches.

Pierrette Boivin

Jean Deraemaeker
LE TEMPS DE LA PAROLE
La Lettre volée, Bruxelles, 1999, 51 p.

Un écrivain et philosophe bruxellois prend la parole et nous livre le fruit de ses réflexions sur les grandes questions de l'existence. En cinquante pages, douze points sont abordés, qui se présentent comme des convictions intimes. Ça résonne comme ceci : voilà, après m'être interrogé sur la vie, je viens vous confier que... Alors on lit : « Que le dernier mot n'est pas celui de l'innocence. » Intriguant non ?

Il en va de même pour douze puissantes réflexions. Toutes, ou à peu près, commencent de façon un peu aride et s'éclaircissent à mesure que les jalons se posent pour guider l'intelligence. Après tout, si lui, penseur, a pris le temps de penser, nous, lecteurs, devons prendre le temps de lire, de comprendre, de former et fermer les boucles avec lui.

J'ai personnellement recommencé chaque page deux ou trois fois, retirant ainsi énormément de belles choses de ma lecture. J'en suis sortie souriante, bien que le mot « mort » ait été omniprésent. La mort, notre grande préoccupation, est regardée en plein visage dans cet ouvrage. Elle est la vérité, la réalité, la génératrice de nos plus grandes peurs. C'est justement pour cela qu'elle est également moteur de l'urgence de vivre et de profiter de chaque minute qui nous est accordée, on ne sait ni par qui ni pourquoi. On a le devoir d'être heureux, la responsabilité de créer le bonheur, pour soi, et pour les autres aussi. Je vous conseille ce beau moment de réflexion.

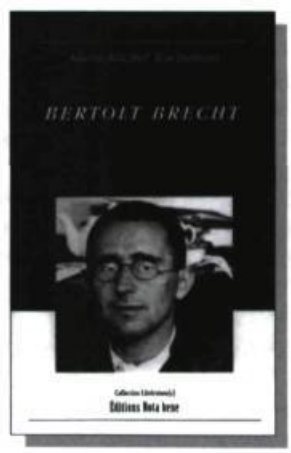
Réjeanne Larouche

Sylvie Dignard
(d'après une idée originale et sous la dir. de)
LETTRES POUR UN AUTRE SIÈCLE
Stanké, Montréal, 2000, 143 p. ; 17,95 $

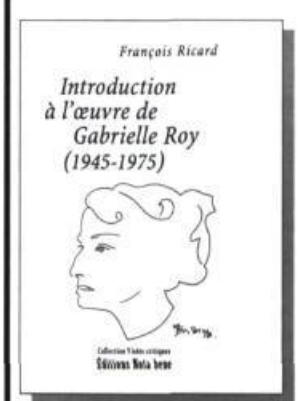
Le passage d'un siècle à l'autre est toujours vécu dans une certaine effervescence ; plus encore le passage d'un millénaire à l'autre ! Toutes sortes d'analyses et de prévisions, tant économiques que scientifiques et démographiques, sont présentées par les spécialistes. Mais que pensent les gens ordinaires, hommes et femmes, jeunes et plus âgés,

Éditions Nota bene
Des livres pour savoir

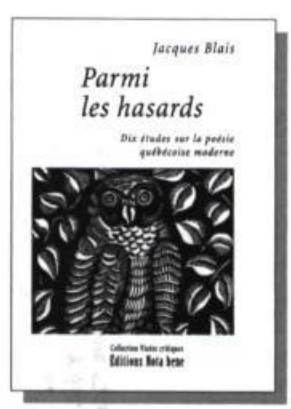
Aspects de la narration. Thématique, idéologie et identité
Jaap LINTVELT
306 p. 24,95 $



Bertolt Brecht et la nouvelle communication
Alain-Michel ROCHELEAU
322 p. 24,95 $



Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)
François RICARD
200 p. 10,95 $



Parmi les hasards
Dix études sur la poésie québécoise moderne
Jacques BLAIS
277 p. 11,95 $

connus et inconnus, dont le quotidien alimente la réflexion ? La première chaîne de Radio-Canada a lancé un appel à tous : « Écrivez-nous sous forme de lettre ce que vous souhaitez laisser comme témoignage de votre passage à travers ce vingtième siècle qui s'achève. » Des lettres de partout sont arrivées à la station radiophonique. Elles ont été diffusées, en 1998-1999, dans le cadre de l' émission « Entre Terre et Ciel », puis le 2 janvier 2000 à l'émission « Les Refrains d'abord ». Enfin, les éditions internationales Alain Stanké les ont publiées en recueil.

Sont évoquées toutes les misères qui accablent cette fin de siècle : les guerres, les camps de réfugiés, les désastres naturels (tremblements de terre, ouragans et tornades, inondations), les marées de pétrole envahissant mers et plages, le chômage, les femmes et les enfants battus, les famines, la pauvreté, le cancer et le sida, les drogues, le suicide, et plus grave encore un oubli généralisé de l'Humain pour faire place nette aux progrès de la Science.

Bien sûr, tous souhaitent que règnent partout Paix et Amour, mais il ne suffira jamais de nourrir l'espoir en des jours meilleurs ! Ni de se compter parmi les privilégiés de la vie qui attendent que les autres mettent fin à leurs guerres sanglantes ; ni de croire que disparaîtra la pauvreté sans jamais rien partager. La présence divine, sacrée – Dieu, Mahomet, Bouddha, Confucius en qui mettre foi et confiance –, a presque disparu des esprits. Il faut changer l'Homme et commencer par se changer soi-même ; il faut réveiller l'âme de l'humanité, respecter tout être humain et toute la Nature, il faut révérer et aimer la Vie. Chacun est-il prêt à y penser, à faire ces petits gestes quotidiens dont la somme pourrait changer la face du monde ? À lire et à méditer…

Monique Grégoire

Daniela Di Cecco
ENTRE FEMMES ET JEUNES FILLES
LE ROMAN POUR ADOLESCENTES EN FRANCE ET AU QUÉBEC
Remue-ménage, Montréal, 2000, 206 p. ; 22,95 $

Un ouvrage fort intéressant que celui de cette professeure de français de l'Université de Caroline du Sud. Également très pertinent puisqu'à la croisée de deux littératures négligées par la recherche et par le fait même dévalorisées : la littérature jeunesse et la littérature féminine.

Quelles sont les représentations de la féminité que les auteures proposent aux jeunes lectrices qui sont des femmes en devenir ? Cette question est posée dans une double perspective. Celle de l'aspect commercial du livre, qui fait intervenir la soumission des représentations sociales aux règles de la commercialisation, puis celle du contenu, qui véhicule des valeurs ainsi qu'une idéologie de la féminité. Il est d'ailleurs intéressant que l'auteure compare ces deux dimensions au Québec et en France.

La conclusion frappante de ce travail, c'est que la littérature pour adolescentes constitue à elle seule un champ d'investigation. Conclusion fondée sur une étude approfondie d'un corpus de 60 romans. Et Daniela Di Cecco n'ouvre pas qu'une brèche ; elle démontre que les travaux de recherche en littérature ont reposé jusqu'ici sur un modèle d'analyse masculin, donc non universel. En conséquence, les théories doivent être remises en question et révisées. De plus, l'ouvrage révèle que par l'écriture de romans destinés aux adolescentes, les auteures tentent une communication entre elles et la génération qui leur succède. Cependant, ce sont les impératifs du marché qui orientent les choix des éditeurs publiant pour le public cible que constitue le lectorat féminin.

Un ouvrage de référence en littérature jeunesse et féminine, inspiré par d'autres auteurs et dont la documentation renvoie aux théories littéraires et féministes.

Caroline Caron

Michel Régnier
L'ŒIL ET LE CŒUR
UNE PASSION DU CINÉMA DOCUMENTAIRE
Hurtubise HMH, Montréal, 2000, 466 p. ; 34,95 $

Récipiendaire du Prix Canada-Japon 2000 pour son roman ***L'oreille gauche***, Michel Régnier est à la fois écrivain et cinéaste documentariste. ***L'Œil et le Cœur***, paru à peu près en même temps que le roman primé publié aux éditions Pierre Tisseyre, traite de cet autre aspect du parcours artistique, littéraire et social de Régnier. Cinéaste indépendant pendant quelques années, il a fait partie pendant 32 ans de l'Office national du film du Canada. Son impressionnante filmographie comprend une liste de plus de 150 titres. ***L'Œil et le Cœur*** raconte cette passion du documentaire qui a mené l'auteur à sillonner la planète.

Loin des propos sur les tendances esthétiques, les trucs du métier ou les anecdotes de tournage, l'ouvrage de Régnier est celui d'un humaniste engagé. On ne s'immerge pas corps et âme dans la vie des populations d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud impunément. Cette « autobiographie critique d'un cinéaste tiers-mondiste », comme l'indique la quatrième de couverture, en témoigne. Au fil du temps, Régnier parle des documentaires qu'il a réalisés sur les esclaves de la canne à sucre en République dominicaine, les maladies qui font des ravages en Afrique, les séismes aux Philippines. Il nous présente ces gens démunis mais pleins de dignité dont il a filmé le quotidien dans les favelas brésiliennes, les hauts plateaux andins, les villages vietnamiens. Il nous montre les beaux visages des femmes de Sarajevo dans la tourmente de la guerre, celui de la Cambodgienne Than qui a sauté sur une mine antipersonnel, celui de Frédy Kunz ou celui de Satie, la fillette qui dansait dans la nuit africaine. Ses souvenirs et confidences sur son travail derrière la caméra dénoncent, dérangent, secouent. Michel Régnier est un homme indigné.

« La seule issue morale que m'ont imposée les faits après des années de déchirements, est l'écoute des voix interdites, des communautés, des sociétés opprimées qui ne doivent pas gêner notre croissance-à-tout-prix, nos ébats et nos débats futiles. Le cinéma documentaire doit accompagner, aider les hommes dans leur dignité et non leur voracité. » Telle est

la position inébranlable de Régnier pour qui la caméra et la plume de l'écrivain doivent être des outils de conscience sociale. Cette exigence, qui explique certains passages plus lourds de son roman ***L'oreille gauche***, traverse toute l'autobiographie critique du cinéaste-écrivain. Avec ***L'Œil et le Cœur***, il règle aussi ses comptes avec certains anciens collègues et dirigeants de l'Office national du film mais n'hésite pas à saluer le travail de cinéastes, de producteurs et autres professionnels du métier dont il respecte l'intégrité et la créativité.

En fait, Régnier en a contre les attitudes égocentriques de notre société trop riche qui cède si facilement à la futilité. « Je sais [...] que le film documentaire sera de plus en plus combattu par la mafia de l'audiovisuel qui, penchée sur l'audimat, les profits et les propagandes officielles, monopolise les budgets. Peut-être qu'aussi, à cause des excès des médias enfermant l'information dans le carcan du show-business, y aura-t-il réaction du public. » On peut trouver qu'il exagère ou qu'il est, comme il le confesse lui-même, d'un trop grand pessimisme. Son intransigeance peut agacer. Mais on ne referme pas ***L'Œil et le Cœur*** sans se poser de questions, sans regarder précisément d'un autre œil les images qui défilent devant nos yeux à la télévision et sur les écrans de cinéma. Et on a envie de voir ou de revoir les documentaires signés Michel Régnier.

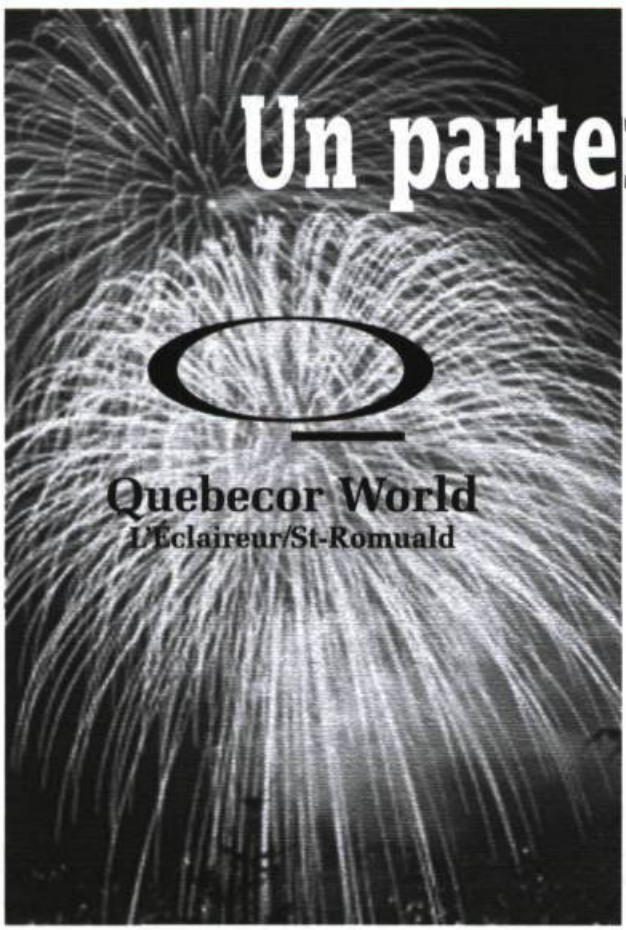
Linda Amyot

Dominique Wolton, avec Olivier Jay
INTERNET
PETIT MANUEL DE SURVIE
Flammarion, Paris, 2000, 186 p. ; 23,95 $

Après avoir fait paraître ***Penser la communication*** (1997) puis le controversé ***Internet et après ?*** (1999), le sociologue français Dominique Wolton met les choses au clair avec cet ouvrage d'entretiens. Une mise au point était devenue nécessaire car, à la suite de son dernier livre consacré à Internet, beaucoup de lecteurs et de commentateurs, croyant que Wolton s'opposait à Internet, l'avaient catalogué trop rapidement parmi les rétrogrades. Au contraire, le spécialiste des médias analyse le phénomène Internet pour le contextualiser. Il considère les dimensions économiques, sociales, géopolitiques et culturelles qu'implique le phénomène de société « Internet ». Les espoirs d'universalisme auxquels on pouvait croire lors de l'avènement de la culture de masse et de la radio durant les années 1930 sont réapparus avec l'émergence d'Internet, que l'on perçoit comme une nouvelle conception propre à résoudre les problèmes de la pauvreté et de l'ignorance. En réalité, Internet donne accès à des informations, à des données, innombrables et dans le désordre, mais pas forcément à des connaissances. Il manque la validation et le tri. C'est pourquoi l'auteur peut réaffirmer que les livres sont ici pour rester et que l'éducation doit conserver sa dimension humaine : « Il n'y a pas de livre sans professeur, sans bibliothécaire, sans documentaliste. »

Enfin, dans un texte concis mais éloquent, intitulé « Penser Internet », l'auteur conclut son propos en se concentrant sur trois points : l'internaute, l'individu, le citoyen. Ce ***Petit manuel de survie*** constitue un livre percutant et limpide, parfois provocateur, non pas tant sur Internet que sur certaines logiques que l'on ne remet jamais en question et auxquelles obéit notre société, comme le culte du progrès et de la rapidité, le fantasme de la technique et l'illusion de la disparition des idéologies.

Yves Laberge



Un partenaire de choix !

Joueur de premier plan dans le monde du livre, Quebecor World L'Éclaireur/St-Romuald disposera de toutes les ressources nécessaires afin de continuer à bien vous servir et ainsi mieux répondre à vos besoins en quadrichromie.

Cette année encore, nous ajoutons à notre parc d'équipements deux presses rotatives, une presse à feuilles, ainsi qu'une ligne de reliure caisse.

Notre parc d'équipements sera donc des plus complets afin de toucher tous les créneaux du monde du livre et bien répondre à vos attentes.

N'hésitez pas à communiquer avec notre équipe dynamique et expérimentée.

Montréal : 514-856-7848
Québec : 418-839-7561